



Vive le PCF (mlm) !

Les origines de l'éducation physique, de la gymnastique et du sport en France

Le Sport à Paris d'Eugène Chapus

L'éducation physique, la gymnastique et le sport sont des produits du XIXe siècle, portés par la bourgeoisie ascendante. Ils reflétaient une exigence de modernité, dans le prolongement de la pensée humaniste et matérialiste faisant du corps une préoccupation primordiale. L'éducation physique, la gymnastique et le sport sont cependant des phénomènes d'une grande complexité, marqués par les contradictions de la société et profitants d'héritages multiples. C'est ainsi que l'aristocratie française a joué un grand rôle pour le sport, car elle tentait de maintenir ses positions en apparaissant elle-aussi comme moderne au XIXe siècle.

Le terme de *sport* est apparu en France dans *Le sport à Paris* d'Eugène Chapus en 1854. Il s'agit d'une sorte d'annuaire mondain écrit par un aristocrate dandy décrivant dans le détail un certain nombre d'activités se développant à Paris au XIXe siècle, sur le modèle anglais.

« Mais parmi ces plaisirs, le sport occupe aujourd'hui une spéciale et belle place.

Depuis quelques années, le goût de la jeunesse parisienne se porte avec un entraînement de plus en plus vif vers ces divertissements aristocratiques, ces passe-temps de la belle existence, qui, éloignant l'homme des amusements qui n'intéressent que les sensations, qui abaissent et affaiblissent le caractère, mettent à l'épreuve ses aptitudes diverses, le courage, l'adresse, l'agilité, la souplesse, et le préparent plus qu'on ne le pense, en le grandissant et en le poétisant, aux carrières utiles et brillantes de la société. »

Nombre d'activités physiques, sous forme d'affrontements et de jeux, existaient en France avant l'apparition du sport. À part le jeu de paume, qui de toutes façons avait quasiment disparu en France, ces activités physiques n'avaient pas la dimension et la sophistication des sports. Ces derniers étaient développés et structurés via les clubs, d'inspiration anglaise, et souvent même d'importation anglaise.

Le sport est à cette époque surtout un divertissement mondain, volontairement distant des masses populaires. Les exploits, records et victoires, font partie inhérente du sport. C'est grâce à la presse qu'ils sont diffusés et valorisés.

Dans *Le sport à Paris*, Eugène Chapus commence par décrire *le turf*. Il s'agit de courses de chevaux. C'est l'activité sportive la plus importante à Paris avec quatre hippodromes : le Champs de Mars, Chantilly, Versailles et le domaine de la Marche. D'autres plus prestigieux seront ensuite construits en réponse à cet engouement.

Est déjà constitué à cette époque un *jockey-club* qui organise les courses ; les paris y tiennent un rôle important, annonçant la place prépondérante qu'ils auront ensuite pour les courses hippiques.

Si le modèle anglais est copié, il y a en même temps la volonté de se démarquer, d'insister sur un art de vivre à la française, plus raffiné, plus posé et plus fin. On peut ainsi lire :

« La physionomie de nos réunions est plus calme : on voit que la passion hippique est chez nous dans sa phase naissante, mais on peut en même temps pressentir que, sous des influences favorables, elle pourrait grandir, devenir plus ardente et plus envahissante.

Ce que nous n'avons pas encore en cohue, en acclamations, en faste, nous l'avons en élégance et en gaieté : les places de l'enceinte du pesage sont généralement occupées, quand le temps est propice, par des dames qui, de loin ou de près, appartiennent à ce monde de sport, soit par le goût, soit par la fortune, soit par des ramifications de parenté et d'affection.

Du moins leur présence à ces places veut le dire. Elles y sont pour ainsi dire mêlées aux hommes du jockey-club et à la foule des sportmen qui vont et viennent sous leurs yeux, les abordent, les quittent pour revenir auprès d'elles, leur apporter la nouvelle qui circule, les détails de l'incident qui survient ou la chronique qui se débite à propos d'un personnage ou d'un équipage qu'on a vu. »

On a là cependant surtout un style aristocratique, l'auteur étant lui-même partisan de la restauration, assumant des divertissements féodaux. Ainsi la chasse à cour est décrite comme une grande activité mondaine parisienne, et considérée comme un sport :

« La sœur jumelle des courses de chevaux est la chasse à cour. »

Sur le modèle anglais sont repris le style et les codes de la vénerie, c'est-à-dire les chasses royales dans les bois et forêts où tout repose sur le travail des chiens. Les chasseurs étant censés montrer leur habilité à la conduite du cheval et leur capacité à suivre et diriger la meute de chiens.

Cela donne lieu à un mélange baroque entre un effet de mode anglais moderne et l'affirmation d'une tradition française, de type aristocratique. L'aspect moderne, et donc sportif, est cependant très mis en avant, les récits de chasse étant l'occasion de montrer des exploits physiques, tant d'adresse et de vivacité d'esprit que d'endurance et de force.

Il est expliqué que les chasses anglaises sont

« plutôt des occasions de mouvement et des épreuves d'équitation que des chasses véritables »

et que :

« ces courses suffisent pour montrer un élégant costume de chasse, un bon et beau cheval de selle, et pour accroître l'énergie de l'estomac : c'est tout ce qu'il faut. »

Dans le même genre d'activité glauque et macabre, le tir au pigeon en plein Paris est mis en avant :

« Nulle part on ne trouve plus d'occasion de se familiariser avec le tir au fusil ; nos tirs sont très en vogue, et, parmi tous ceux que fréquente la jeunesse parisienne, le tir au pigeon occupe sans contredit la première place. »

Là aussi, la dimension sportive se veut primordiale, les qualités physiques sont promues. Un adversaire choisi une corde reliée à une trappe qu'il tire, après avoir feinté plusieurs fois :

« La trappe à laquelle elle correspond tombe, le pigeon sent l'air et s'enlève. Il ne vous a pas été possible de prévoir de quel côté le coup vous serait offert. Vous épaulez vite, car l'oiseau, dans son amour de la liberté, part d'instinct et d'un vol énergique. »

Le tir aux pigeons sera par ailleurs l'une des épreuves officielles des Jeux Olympiques de 1900.

Sont également mis en avant dans *Le sport à Paris* les salles d'armes et les maîtres d'escrime ainsi que la boxe française (qui est alors la nouvelle appellation de la *savate*), le bâton et la canne, mais aussi la lutte.

Le jeu de paume est présenté, tout en expliquant qu'il a alors pratiquement disparu. Il est valorisé, non pas dans sa forme populaire et réellement existante, mais d'une manière romantique, dans une forme aristocratique :

« Ce qui prouve combien nous sommes faits, nous autres Français, pour ce genre d'exercices, c'est qu'en dépit des préoccupations vénales qui pompent et dessèchent le sentiment de la grande existence, en dépit de la prétention à la gravité, maladie de notre génération, il se succède toujours parmi nous des hommes qui en maintiennent et perpétuent les traditions. »

De manière plus intéressante, l'engouement parisien pour la natation et les nombreuses piscines (bains) que comporte la ville de Paris est présenté de manière assez brillante, avec une description assez fine et précise de l'ambiance :

« À l'école de natation, la suprématie des rangs disparaît dans l'uniformité du peignoir et du caleçon exigé pour tous. Il n'y a plus de distinction que dans l'art de piquer les têtes, de faire la coupe ou les coulants, de remonter, sans faiblir, les eaux du fleuve.

Les grands dignitaires de l'école de natation sont ceux qui risquent les têtes à la hussarde du haut du tremplin, ou qui se jettent crânement du sommet du perchoir dans le bassin ; c'est celui qui, comme M. Morissot par exemple, gagne cinq cents francs au prince de Stourdza en pariant, étant dans l'eau, de lire à haute voix pendant dix minutes, et en tenant le livre des deux mains sans l'exposer au contact d'une seule goutte d'eau.

C'est surtout Lireux, Meissonnier, Al. Karr, Tilmant de l'Opéra-Comique, qui remontent lestement le courant du fleuve, du pont Louis XVI au Pont-Royal. »

Le billard, le jeu de boule, l'équitation et les manèges, le patin à glace ou encore la danse, « *qu'on peut appeler le sport des femmes* », sont aussi présentés comme du sport.

La définition du sport par Eugène Chapus

Eugène Chapus a fait plus qu'introduire le terme de sport en France, il est une figure incontournable ayant contribué à le définir. Il en a d'abord donné directement le sens dans son ouvrage de 1854 *Le sport à Paris*, puis l'a diffusé au fur et à mesure des articles du journal qu'il a fondé la même année, *Le Sport, journal des gens du monde*.

Il explique dès le début du *Sport à Paris* :

« Si nous n'avions adopté le mot sport, ce serait, par la vague et incomplète désignation de plaisir qu'il faudrait le traduire dans notre langue : car le sport c'est le plaisir, mais le plaisir défini, le plaisir qui, en mettant à contribution une ou plusieurs aptitudes de l'homme, lui devient une occasion d'exercice, de mouvement, de paris, de jeu, et exige toujours le concours d'un monde plus ou moins nombreux.

Tel est le sport dans sa vaste et moderne acceptation. »

L'importance du sport pour l'hygiène de vie est très bien saisi par Eugène Chapus, dans le prolongement des pensées humanistes au sujet de l'activité physique :

« Les plaisirs et les déduits qu'on désigne sous le nom de *sport* sont d'ailleurs une nécessité hygiénique et le complément de la vie des grandes métropoles. »

Le chapitre consacré au cirque est tout à fait intéressant pour la définition du sport, il est d'une grande valeur historique. Le cirque est d'abord présenté comme requérant de grandes qualités physiques, une grande connaissance des mouvements du corps. Mais il est ensuite expliqué en quoi il y a pourtant une différence avec le sport :

« Mais ni le Cirque ni l'Hippodrome n'appartiennent au vrai sport. Il n'y a jamais sport, nous le répétons, sans l'idée accessoire d'incertitude, d'éventualité. Le sport implique rigoureusement trois choses, soit simultanées, soit séparées : le plein air, le pari et l'application d'une ou de plusieurs aptitudes du corps. Au Cirque et à l'Hippodrome, tout est prévu, réglé d'avance : ce sont des théâtres qui ont des spectateurs, et qui fondent quelques-unes de leurs attractions des éléments du sport façonnés à leur gré ; c'est, si on veut, le sport éreinté, galvaudé, mis à la portée du vulgaire, et qui ne peut avoir d'autre effet que d'occuper les yeux.

Le reproche le plus mince qu'on puisse adresser au Cirque, c'est celui de la monotonie. Depuis cinquante ans nous assistons régulièrement aux mêmes exercices de voltige. Toutes ces scènes mimées sont les mêmes, quel que soit le nom dont on les décore. »

Ce qui est expliqué en substance, c'est le caractère compétitif du sport, qui relève du jeu, de l'affrontement codifié, et non d'une mise en scène comme pour l'art. De manière encore imparfaite, l'insistance sur les paris et le jeu non « réglé d'avance » annoncent en fait le sport du XXe siècle.

Le chapitre du livre consacré au canotage est tout à faire remarquable lui aussi à ce sujet. C'est là encore d'une grande valeur historique. Sont d'abord présentées et décrites de manière lyrique les ballades sur l'eau à Paris, très populaires. Voici un extrait de cette présentation :

« Les uns remontent fièrement le courant, les autres suivent le fil de l'eau. Si le vent est contraire, ils louvoient et passent avec la rapidité de la flèche d'une rive à l'autre. Les heures coulent comme le fleuve, heures de plaisir bien franc, bien naïf, qui laissent au cœur le repos et à l'esprit toutes les nonchalances de l'Orient. »

Est ensuite fait, et mis en opposition, un plaidoyer en faveur du sport :

« Cependant le canotage renfermé dans de pareilles limites n'est point à la véritable hauteur où il doit être placé parmi les exercices du sport. De tous ces exercices, il n'en est pas de plus utile et, sauf les courses, nul ne présente un spectacle plus grandiose.

A voir ce qui se passe à Paris, on ne s'en douterait guère.

Le canotage, dans sa véritable acception, est l'essence même du sport ; sa gymnastique a l'inappréciable avantage d'exercer le corps et le courage à un haut degré, et, tandis qu'il offre un plaisir très vif, des récréations très poétiques, une émulation d'amour-propre, il est la meilleure école à laquelle le marin puisse se former.

En France, on se complaît avec une certaine naïveté dans des préjugés nombreux et très-profondément enracinés contre le canotage ; on ne veut voir dans le canotage, même pour nos fils de prolétaires, que des occasions d'oisiveté bonnes tout au plus à façonner des flâneurs ; mais en revanche, on approuve on encourage chez eux le goût des arts, on leur ouvre des écoles de dessin et de musique, c'est-à-dire qu'au lieu de travailler à faire des hommes robustes, puissants de musculature, et par conséquent utiles de plus d'une manière, on fait des ambitieux qui se croient une valeur dès qu'ils savent barbouiller un toile ou chanter un rondeau. L'Angleterre ne procède pas ainsi.

Elle sait trop bien quel parti on peut tirer des hommes courageux, adroits et forts ; elle sait trop de quel embarras et de quelle turbulence est l'artiste à la demi-vocation : au contraire de nous, son indifférence est pour ce dernier ; ses encouragements, ses sympathies sont pour les premiers.

Il existe dans toutes les villes d'Angleterre des sociétés de régates, des clubs de canotiers dont les membres se composent de jeunes hommes de bonnes et nobles familles. Cambridge et Oxford ont les leurs, et c'est quelque chose de remarquable l'émulation que ces deux universités déploient dans les luttes publiques, dans les régates qui doivent décider de leur préséance.

Le canotage en Angleterre n'est pas un jeu ; c'est une occupation sérieuse, un enseignement qui a ses disciples, ses centres, ses clubs, ses statuts, ses règlements, ses encouragements.

L'époque des régates est toujours précédée d'une période de temps consacrée à l'entraînement des jouteurs. Les Anglais, qui mettent une grande verve d'amour-propre

dans tous ce qu'ils font, n'acceptent pas volontiers la défaite, et pour l'éviter ils ne reculent devant aucune épreuve.

Pendant deux mois celui qui doit figurer dans une joute vite de la manière la plus réglée. Il est tempérant et chaste, sa nourriture est riche sans être abondante ; il s'abstient complètement de spiritueux : c'est à cette condition qu'il peut espérer de vaincre son adversaire en résistance et en vigueur. »

Eugène Chapus insiste tellement sur le sport pour le valoriser qu'il en rejette de manière unilatérale les balades. Expliquant qu'une société de régates, *The Paris amateur Rowing club*, s'est monté à Paris, il précise alors :

« Cette assemblée, mi-partie anglaise et française, est destinée à opérer dans les exercices du canotage une révolution semblable à celle que le jockey-club a introduite sur le turf de France. [...] Par elle enfin le canotage deviendra une partie du beau sport pour cesser d'être un prétexte de *flânerie* aquatique ou de *ballade*, comme ils disent. »

Le sport à Paris et la gymnastique

La gymnastique s'est structurée en France de manière particulière et d'abord concurrente avec le sport. À l'époque d'Eugène Chapus, le sport n'était pas encore beaucoup développé et les contradictions avec la gymnastique n'étaient que balbutiantes.

Le chapitre consacré du *sport à Paris* est toutefois intéressant à cet égard et mérite d'être cité en entier. La gymnastique y est considéré comme n'étant pas du sport, mais en quelque sorte seulement un outil qui serait indispensable au sport.

« Il est un art aimé des Parisiens, qui ne fait pas précisément partie du sport, mais qui est comme le préambule et le complément de tous les exercices dont il se compose. La gymnastique, depuis plusieurs années, marque et prospère à Paris, où elle compte de bons et nombreux établissements ; c'est à ce rudiment du sport que s'arrête trop souvent le Parisien : à notre avis, la gymnastique n'est bonne que pour prédisposer le corps aux applications variées du sport définies dans leur but.

Le gymnase civil orthosomatique, fondé rue Jean-Goujon par le colonel Amoros, est le premier qui ait mérité l'attention sérieuse du public.

La méthode amorosienne [plus connu sous le nom de « méthode d'Amoros », NDLR] obtint les honneurs d'un prix de l'Institut. Son succès fut considérable au début. A la vérité elle promettait beaucoup aux adeptes : force, fermeté, résistance, courage, agilité, vélocité, adresse, énergie, régularité, sagesse, constance, héroïsme, grâce, santé, beauté, bonté... et toutes ces promesses du programme n'étaient pas vaines.

Ce gymnase est aujourd'hui placé sous la direction d'un homme aux façons accortes, très habile dans son art, et dont l'enseignement est aimé, un de ces hommes que les Anglais appellent un gentleman.

Tout récemment, la gymnastique parisienne a pris un nouvel essor, grâce à la création de

l'établissement de M. Triat, avenue de Montaigne, presque sous les grands arbres des Champs-Élysées. M. Triat a étudié l'Angleterre, il l'a vu attentivement ; puis, inspiré par son génie, poussé par son incroyable aptitude pour les exercices qui développent les forces et l'élasticité du corps, il s'est dit qu'il dépasserait, au profit de Paris, toutes les institutions de ce genre qui se rencontrent à l'étranger : cette promesse, il l'a accomplie en élevant un monument qui est la réalisation de la belle et poétique idée que l'antiquité se faisait du gymnase.

Dans son aspect matériel, cet établissement est une des plus intéressantes curiosités qu'offre la vaste enceinte du quartier des Champs-Élysées, si riche en construction d'art et de goût.

C'est une basilique élevée et profonde, autour de laquelle règnent trois rangs d'élégantes galeries en partie réservées aux spectateurs ; mais, ce qui frappe tout d'abord, c'est la profusion des cordages, des poutres, des mâts, des anneaux, des échelles qui emplissent l'intérieur, se croisent, tombent de la voûte, s'élance en fusées, se dessinent en arceaux, en trèfles, en guipures, en rosaces ; c'est une décoration fantastique où le sentiment de l'art le plus pur n'a rien à reprendre, et qui ne se compose que des indispensables auxiliaires des exercices de la gymnastique.

Quand on a vu l'armée des audacieux élèves de M. Triat s'élancer aux mâts à son commandement, se suspendre aux cordes qui nagent dans l'espace, marcher à la voûte sur des lignes aux inflexions multiples, sauter, franchir d'un bond des obstacles qui effrayent, puis, après la lutte et les audaces aériennes des tremplins, se jouer avec la masse des haltères et des barres de fer, courir en se repliant sur soi-même, danser comme le gladiateur de Rome, on comprend que le corps ainsi façonné, tordu, rompu, assoupli, fortifié, se trouve admirablement préparé pour les applications variées de la vie du sport. »

Hippolyte Triat, figure de la gymnastique en France

Hippolyte Triat, dont il est question dans la partie précédente, est une figure majeure de la gymnastique en France. Il a réfléchi de manière scientifique aux méthodes de culture physique et de renforcement musculaire.

Il a mis au point des appareils de tirage avec des cordages, des systèmes s'apparentant à des agrès et fut l'inventeur des haltères, c'est-à-dire des barres avec des boules de poids à chaque extrémité. Il était lui-même doté d'une grande force physique et pouvait soulever des haltères de 91 kg.

Né près de Nîmes en 1812, il fut enlevé par des bohémiens à l'âge de 6 ans, alors qu'il était orphelin. Il grandit au milieu d'une troupe parcourant l'Europe et était très doué pour les arts du cirque. Il se blessa gravement à la jambe à l'âge de 16 ans en voulant maîtriser un cheval pour sauver la vie à une aristocrate en Espagne, Madame de Montsento.

Cette dernière, reconnaissante, a alors pris en charge son éducation en l'envoyant au Collège des Jésuites de Burgos, où il découvrit des ouvrages en latin et en grec à propos de la culture physique, qu'il étudia.

Il a par la suite fondé une première *École de Culture Physique* à Bruxelles, avant de venir s'installer à Paris en 1849 et fonder son gymnase de l'avenue Montaigne.

Durant la Commune de Paris en 1871, Hippolyte Triat fut nommé directeur des exercices gymnastiques de la ville de Paris et avait prêté son gymnase (qui n'était plus avenue Montaigne) pour des réunions. Il fut condamné à de la prison pour cela.

Il lui est attribué deux ouvrages écrits en collaboration avec Napoléon Dally : *De la régénération physique de l'homme par la gymnastique rationnelle* (1847) et *Cinésiologie ou science du mouvement dans ses rapports avec l'éducation, l'hygiène et la thérapie* (1857).

La cinésiologie est un concept inventé tel quel depuis la racine grec *cinèse* qui signifie *mouvement*. Napoléon Dally et Hippolyte Triat ont voulu exprimer une nouvelle activité, différente de l'ascétisme et de l'athlétisme grec, tout en y puisant leur inspiration. Le mouvement a pour but dans leur démarche d'*exercer*, c'est-à-dire :

« dégager les organes intérieurs et les membres, ôter les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvements naturels. »

Il est assez proche de la pratique de la kinésithérapie, qui a la même origine culturelle (et scientifique). Les buts sont spécifiquement médicaux et réparateurs dans les deux cas, mais plus généraux dans le cas de la cinésiologie, qui insiste par exemple sur l'importance de la transpiration et des efforts aérobie, alors que la kinésithérapie focalise seulement sur l'anatomie et les mouvements articulaires.

« Pour que la gymnastique se reconstitue définitivement comme science et comme art, il faudra que non-seulement l'exercice, mais aussi le mouvement, sa forme et ses éléments mécaniques soient spécifiquement étudiés dans leurs rapports à l'anatomie, la physiologie et la pathologie. »

L'ouvrage consiste aussi et surtout en une présentation historique très précise depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen-Âge de l'exercice physique et de son rapport à la santé, dans différentes régions du monde :

« Nous nous sommes proposé d'écrire l'histoire des théories du mouvement et des applications qui en ont été faites à l'éducation, à l'hygiène et à la thérapie. »

Les informations n'y sont pas toujours d'une grande valeur scientifique, beaucoup de concepts sont dépassés et il y a d'une manière générale une vision surtout empirique, reflétant un manque de connaissances propre à l'époque. C'est néanmoins un travail de recherche profond et minutieux, un document d'une grande valeur pour tous les historiens du sport et de l'activité physique.

La gymnastique d'Hippolyte Triat a donné lieu à un véritable culte du corps, de la musculation, annonçant ce qui sera ensuite dans les années 1980 le culturisme, ou body-building aux États-Unis d'Amérique.

Par ailleurs, le gymnase d'Hippolyte Triat en a annoncé de nombreux autres à Paris, avec un mouvement de la gymnastique se déployant ensuite de manière importante partout en France à la fin du XIXe siècle.

L'essor de la gymnastique en France

La gymnastique en France a profondément été influencé par Francisco Amorós, issu de l'armée. Il enseignait au Gymnase Normal Militaire à Grenelle dès 1819 et est connu pour son *Manuel d'éducation physique, de gymnastique et de moral*, publié en 1830.

Il y est expliqué en avant-propos que :

« La gymnastique est la science raisonnée de nos mouvements, de leurs rapports avec nos sens, notre intelligence, nos sentiments, nos mœurs et le développement de nos facultés. Elle comprend la pratique de tous les exercices qui tendent à nous rendre plus courageux, plus intrépides, plus forts, plus, industriels, plus adroits, plus véloces plus souples, ou plus agiles, et qui nous disposent à rendre des services signalés à l'Etat et à l'humanité... elle permet le prolongement de la vie, l'amélioration de l'espèce humaine, l'augmentation de la force et de la richesse individuelle et publique, sont ses résultats positifs.

La nature ayant organisé l'homme pour agir, pour juger et pour sentir en même temps, le système du fondateur de la gymnastique en France et en Espagne n'est que l'expression et l'accomplissement de ces principes, et l'observation ou la pratique des lois de la nature humaine. »

C'est sa méthode qui était enseigné à l'*École Normale Militaire de Gymnastique de Joinville en 1852*. Cela contribuera à donner une orientation largement militariste à la gymnastique en France, cet aspect étant au moins aussi important que l'aspect hygiénique.

Sous l'impulsion de Jules Simon (que l'on retrouvera quelques années plus tard aux côtés de Pierre de Coubertin), la loi 18 juillet 1868 avait rendu la gymnastique obligatoire dans les écoles de garçons. Différentes sociétés de tir et de gymnastique furent créées en 1870, puis unifiées en 1873 au sein d'une *Union des sociétés de Gymnastique de France* (USGF) par Eugène Paz.

Elles se sont largement développées dans un contexte nationaliste et hostile à la Prusse, après la défaite de 1870, mais aussi contre la Commune de Paris. La devise de l'USGF était « Patrie, courage, moralité ».

On dénombrait en 1875 environ 250 sociétés de gymnastique affiliées à l'USGF. En 1878 fut lancée une *Fête de la régénération nationale* présidée par Jules Simon.

En 1881, la Ligue de l'enseignement de Jean Macé avait soutenu le ministre de l'Instruction publique Paul Bert qui instaurait l'obligation de la gymnastique et des exercices militaires à l'école primaire.

Joseph Sansbœuf, co-fondateurs avec Paul Déroulède de la *Ligue des Patriotes*, fut l'un des principaux présidents de la l'USGF durant ces années, étant le seul à faire deux mandats consécutifs en 1888 et 1889.

En 1889, ce sont plus de 10 000 gymnastes issus de 830 sociétés qui ont défilé devant le président de la République Sadi Carnot lors de la XV^e fête fédérale de Paris, officialisant les liens entre ces sociétés et l'État français. À la fin des années 1880, se sont également développés des bataillons scolaires, c'est-à-dire une organisation militaire sous l'égide de la gymnastique pour les élèves.

Cette gymnastique représentait les fractions les plus agressives de la bourgeoisie impérialiste française, partisane de la gymnastique comme mobilisation nationaliste et guerrière. Celle-ci rejetait alors le sport comme étant un divertissement libéral, elle avait besoin de la gymnastique pour mobiliser et galvaniser les masses sur un ligne pré-fasciste.

Cette gymnastique de la fin du XIX^e siècle, contrairement aux origines de la gymnastique, considérait le corps comme un outil mécanique et non un organisme. Elle considérait les articulations et les muscles isolément, ignorant au contraire du sport le métabolisme et l'importance de la respiration, de la transpiration, des battements cardiaques, etc.

L'appel de l'Académie de Médecine et la campagne pour la renaissance physique

La gymnastique ne correspondait pas à la vision du monde de la bourgeoisie libérale et modernisatrice française de la fin du XIX^e siècle. Celle-ci ne voyait pas d'un bon œil l'emprise nationaliste des sociétés de gymnastique, ni leur aspect militariste, qui d'ailleurs se tourneront ensuite largement vers le boulangisme.

La bourgeoisie libérale critiquait également la gymnastique en France comme étant devenue trop scolastique. C'était une grammaire à répéter mécaniquement mais n'ayant pas forcément un impact positif sur la santé et sur l'épanouissement de la jeunesse.

À la même époque, le sport se généralisait en Angleterre, notamment dans les institutions scolaires, et surtout celles les plus modernes qui refusaient un enseignement trop figé. C'était une préoccupation majeure en Angleterre, manifestation de la contradiction entre le travail intellectuel et le travail manuel. Karl Marx l'évoque d'ailleurs dans le Livre I du Capital (chapitre 15-9) rédigé durant les années 1860, alors qu'il était à Londres depuis 1849 :

« On trouve de plus amples renseignements sur ce sujet dans le discours de Senior au Congrès sociologique d'Edimbourg en 1853.

Il y démontre combien la journée d'école longue, monotone et stérile des enfants des classes supérieures augmente inutilement le travail des maîtres « tout en faisant perdre aux enfants leur temps, leur santé et leur énergie, non seulement sans fruit mais à leur absolu préjudice ».

Il suffit de consulter les livres de Robert Owen, pour être convaincu que le système de fabrique a le premier fait germer l'éducation de l'avenir, éducation qui unira pour tous

les enfants au-dessus d'un certain âge le travail productif avec l'instruction et la gymnastique, et cela non seulement comme méthode d'accroître la production sociale, mais comme la seule et unique méthode de produire des hommes complets. »

À la fin des années 1880, les éléments les plus libéraux et les plus modernisateurs de la bourgeoisie française se sont ouvertement tournés vers le modèle anglais, dans la continuité du sport aristocratique du milieu du siècle.

Un moment clé sera *l'appel de l'Académie de Médecine* mettant à son ordre du jour du 8 mars 1887 la lutte contre le surmenage intellectuel et la sédentarité dans les écoles. Elle critiquait alors la condition de la jeunesse française, le manque d'hygiène, la sédentarité, le peu de place réservée aux activités physiques dans les écoles, ou alors seulement limitées à la gymnastique.

En 1888, elle décerna son prix au Dr Fernand Lagrange pour sa *Physiologie des exercices du corps*.

Cela servira d'appel d'air à un large mouvement culturel, politique et idéologique, qui consistera en ce que l'on nommera plus tard une *campagne pour la renaissance physique*.

Trois personnes ont joué alors un rôle majeur, d'abord idéologique puis pratique, pour le développement du sport en France. C'était des intellectuels libéraux ayant connu de près la situation en Angleterre :

- George de Saint-Clair, éduqué dans des écoles anglaises, organisateur du premier cross-country en France. Il est le fondateur du *Stade Français*, puis de l'*Union des Sociétés Française de Course à Pied*, qui deviendra l'*Union des Sociétés Française de Sport Athlétique* (USFSA), à l'origine de la plupart des fédérations uni-sport qui verront le jour au XXe siècle.

- Pierre de Coubertin, qui après des lectures et sous l'influence de Hyppolite Taine choisi de rejoindre l'Angleterre où il découvrit le sport dans les institutions scolaires. Il a écrit *L'Education en Angleterre* et résumera plus tard sa participation à la campagne pour la renaissance physique dans son ouvrage *Une Campagne de vingt-et-un ans*.

- Paschal Grousset, ancien communard réfugié en Angleterre où il a étudié de près la société anglaise et découvert le sport. Auteur du roman à succès *La Vie de Collège en Angleterre*, il entre en « campagne » en publiant de nombreux articles dont la plupart seront compilés dans son livre *Renaissance Physique* en 1888.

Rapidement, Pierre de Coubertin rejoignit les positions de George de Saint-Clair et deux lignes se sont alors affrontées :

- la première, tournée vers l'amateurisme, c'est-à-dire uniquement vers les classes bourgeoises et aristocratiques, et violemment anti-ouvrière. Le premier article du règlement de l'USFSA était ainsi :

«Nul ne peut être admis comme membre de l'Union s'il n'est amateur. Est amateur : toute personne qui n'a jamais pris part à une course publique ouverte à tous venant, ni concouru pour un prix en espèce – oui pour de l'argent provenant des admissions sur le terrain – ou avec des professionnels pour un prix ou pour de l'argent provenant d'une souscription publique – ou qui n'a jamais été, à aucune période de sa vie, professeur ou

moniteur salarié d'exercices physiques – ou qui ne se livre à aucune profession ouvrière ».

- la seconde, celle de Paschal Grousset, qui n'entendait pas s'affronter à la bourgeoisie, mais qui n'entendait pas non-plus mettre de côté les masses populaires. Il incarnait alors une position intermédiaire, assumant d'un côté la modernité et la légitimité républicaine, refusant de l'autre d'être trop ouvertement critiqué par les sociétés de gymnastique. La *Ligue National de l'Éducation Physique* qu'il a fondé le 1er juin 1888 comptait parmi ses membres des personnalités républicaines comme Georges Clemenceau, Jean Macé (fondateur de la Ligue de l'enseignement), Michel Bréal et Ferdinand Buisson (des proches de Jules Ferry), Alexandre Millerand ou encore les écrivains Alexandre Dumas et Jules Verne.

Les positions de Pierre de Coubertin et de Paschal Grousset étaient à l'origine assez proche, ces deux personnages ayant même échangé des lettres très cordiales, avant de se dénoncer mutuellement, d'assumer une concurrence ouverte.

Un de leur point commun était une certaine fascination pour la Grèce antique et les Jeux Olympiques. La différence était que Paschal Grousset voulait les faire renaître sous une forme scolaire, et uniquement nationale : ses « JO » devait-être un grand championnat scolaire et populaire français. Pierre de Coubertin voulait pour sa part en faire une grande compétition internationale strictement amateur, donc réservée aux élites, ce qu'il réussit à faire avec les Jeux Olympiques modernes.

La campagne pour la renaissance physique a été un succès en ce sens où elle a impulsé un large mouvement permettant la généralisation du sport en France, et notamment du sport scolaire. Cependant, ce mouvement est resté longtemps très hétérogène, avec de nombreuses organisations et institutions s'affrontant, en raison des contradictions au sein de la bourgeoisie.

Paschal Grousset : « Porter un esprit sérieusement cultivé dans un corps vigoureux et sain »

Né en 1844 à Corte en Corse, Paschal Grousset a suivi des études de médecine après avoir voulu intégrer l'*École Normale Supérieure*. Il a commencé une carrière de journaliste politique et scientifique (surtout de la vulgarisation scientifique en médecine). Opposant politique à l'Empire mais fervent patriote, il a pris part à la Commune de Paris en 1871 en intégrant pour défendre la ville le 18e bataillon de chasseurs à pied. Il a rejoint le comité central de la Garde nationale puis été élu au Conseil de la Commune de Paris avant d'en être le délégué à la Commission des Relations Extérieures.

Après l'écrasement de la Commune, il a été condamné au bague en Nouvelle-Calédonie d'où il s'est enfui en 1874 pour rejoindre l'Angleterre. Il y a écrit sous différents pseudonymes dans différents journaux, en anglais ou en français. Il a également écrit de nombreuses œuvres de fiction, et notamment *L'Épave du Cynthia* (1885) qu'il a cosigné avec Jules Verne sous le pseudonyme d'André Laurie (il est également à l'origine de manuscrits réécrits par Jules Verne pour donner *Les*

Cinq Cents Millions de la Bégum et L'Étoile du sud). C'est également lui qui a traduit en français le célèbre roman de Robert Louis Stevenson *L'Île au trésor*.

Paschal Grousset s'est fait connaître en Angleterre pour sa capacité à décrire le peuple britannique, à la manière d'un ethnologue. Le Premier ministre William Gladstone qualifia son ouvrage *Les Anglais en Irlande* d'« œuvre la plus forte, le jugement le plus capital qui ait été porté sur la condition de l'Irlande depuis un demi-siècle ».

Son credo était en fait de comparer les Britanniques aux Français afin d'en tirer ce qu'il y a de mieux pour les Français. Profondément patriotique, presque nationaliste, il était toutefois un républicain radical s'opposant franchement à la droite conservatrice, aux nationalistes et plus tard au boulangisme. Refusant la lutte des classes, et donc le socialisme, il considérait qu'il était possible de concilier au sein de la République les intérêts des masses populaires avec ceux de la bourgeoisie.

Il a découvert le sport et l'importance de l'éducation physique en étudiant le système scolaire anglais. Ce fut alors une sorte de révélation et il exposa son point de vue dans le roman pour adolescent *La vie de Collège en Angleterre*. Ce roman aura un immense succès dans la jeunesse française et sera une contribution majeure au développement du sport en France.

Le titre du manuscrit initial (1881) est *La métamorphose de Laurent Grivaud*. On y suit les aventures d'un jeune français décrit comme un peu lâche et fourbe, fainéant, vivant dans la « torpeur physique », mais qui se métamorphose radicalement après trois mois dans un collège anglais.

La vie de collège est décrite dans le roman de manière réaliste comme un idéal, avec des jeunes disciplinés mais autonomes, épanouis physiquement et intellectuellement, comme le deviendra Laurent Grivaud :

« Enfin, il se fortifiait à vue d'œil et faisait dans les divers exercices des progrès qui étonnaient tout le collège, habitué à moins de vivacité. C'est, ainsi qu'il était déjà un des bons coureurs, qu'il se rangeait parmi les cricketers d'adresse moyenne, et que son « entraînement » pour les régates avait fait de lui un des premiers rameurs. Sa position était donc définitivement assise dans le milieu social dont il faisait partie. Personne ne lui cherchait plus noise ; il prenait part aux amusements généraux, se livrait sans souci aux études classiques, dans lesquelles il avait un bon rang, et menait ainsi de front le perfectionnement de son corps et de son intelligence.

Il s'était peu à peu imprégné de cet esprit excellent qui domine dans les bonnes écoles anglaises et qui pousse chaque enfant à aspirer vers un idéal de perfection général.

Chez nous, quand un élève excelle dans une spécialité ou deux, il s'en contente généralement : l'un fait bien les vers latins, l'autre a d'ordinaire le prix de thème grec ; celui-ci est connu pour ses dessins, celui-là pour sa musique, cet autre pour sa gymnastique ; on n'en voit guère qui se proposent d'être les premiers en tout. Il n'en est pas de même chez nos voisins : un enfant, comme un homme, s'y croirait incomplet et en quelque sorte difforme, s'il s'enfermait dans le cadre étroit d'une spécialité ; le but qu'il s'assigne et qu'il atteint généralement, c'est d'arriver à porter un esprit sérieusement cultivé dans un corps vigoureux et sain. »

« Porter un esprit sérieusement cultivé dans un corps vigoureux et sain », voilà qui résume tout à fait les aspirations, le projet de société de Paschal Grousset. C'est sur cette base qu'il développera ensuite ses actions pour l'éducation physique en France.

Paschal Grousset et La vie de Collège en Angleterre

Dans le prolongement de la pensée humaniste, l'éducation physique est mise en avant par Paschal Grousset comme un aspect de la production d'humains complets, capable de faire avancer l'humanité et de faire face aux difficultés de la vie. C'est ainsi qu'il écrit dans *la Vie de Collège en Angleterre* :

« M. Grivaud constatait ce changement avec une vive satisfaction, et chaque dimanche, pour ainsi dire, il pouvait enregistrer un progrès nouveau dans la force et la santé de son fils. Il lui était aisé de s'assurer, d'autre part, que les études littéraires, loin de souffrir de ce développement physique, ne s'en portaient que mieux. Laurent dormant bien, parce qu'il était fatigué, avait les idées plus claires et plus nettes; il était plus capable d'attention, sa volonté était plus ferme et par conséquent moins aisément rebutée par les difficultés; les rudes exercices auxquels il se livrait lui faisaient trouver le charme de la variété dans les devoirs les plus arides. »

Paschal Grousset décrit dans ce roman des adolescents sportifs et ayant de nombreuses activités en plein-air, en plus d'une très grande vigueur sur le plan intellectuel, par exemple dans cette réunion de discussion entre élèves :

« « Le sujet, ce soir, est une question d'histoire : Les croisades ont-elles été favorables ou fatales à la civilisation ? C'est un joli sujet. J'ai dans mon calepin la liste des questions proposées l'an dernier, veux-tu la voir?

— Volontiers. »

Briggs tendit à Laurent une feuille de papier sur laquelle étaient inscrites les questions suivantes :

Quel a été le plus puissant penseur, de Bayle ou de Montesquieu ?
Les opinions de Grote sur les sophistes sont-elles justifiables?
La volonté exerce-t-elle son pouvoir sur l'imagination?
Descartes est-il supérieur comme philosophe à Bacon?
Xerxès mérite-t-il l'exécration de l'histoire?
Marius était-il supérieur à Sylla?
Cavour avait-il les caractères d'un grand homme d'État?
Les œuvres de Platon sont-elles authentiques?
Thackeray a-t-il fait un bon usage de l'esprit que la nature lui avait départi?
Vaut-il mieux que les articles de journal soient signés ou anonymes?
La découverte de la photographie a-t-elle servi les intérêts de l'art?

« Eh bien ! qu'en penses-tu? demanda Briggs.

- Je pense que ces questions doivent être très difficiles à traiter.

— Bah ! il suffit de les étudier et de les préparer. Il en est de cela comme de tout. » »

Ces propos relèvent assurément d'un point de vue matérialiste : il n'y a pas de génies intellectuels, mais surtout de l'éducation, de la méthode et de la rigueur au travail.

La volonté de Paschal Grousset n'était pas d'imiter en tous points les Anglais (il a d'ailleurs beaucoup reproché à Pierre de Coubertin de vouloir pour sa part importer strictement les mœurs anglaises en France, de manière cosmopolite). Plutôt, il défend un monde nouveau où les nations se renforcent et s'apportent mutuellement, permettant à l'humanité de s'élever.

Le père de Laurent Grivaud dans *La vie de Collège en Angleterre* est ainsi un ingénieur dirigeant les travaux pour un tunnel sous la manche (qui ne verra le jour dans la réalité que cents ans plus tard). Ce tunnel n'est ni plus ni moins qu'une métaphore illustrant un nécessaire rapprochement des peuples, comme le montre cette discussion entre le père de Laurent et le directeur du collège à la fin du roman :

« — C'est à quoi j'aurais été heureux de travailler en perçant notre tunnel sous la Manche, reprit en souriant M. Grivaud. Je laisse l'entreprise en bonnes mains, puisse-t-elle s'achever bientôt, ce serait un bienfait pour les deux pays.

— Eh bien ! monsieur, buvons à l'heureux achèvement de cette grande œuvre, et puisse-t-elle unir à jamais deux nations qui seraient si grandes si elles savaient s'emprunter mutuellement leurs qualités. »

Pour autant, Paschal Grousset ne se prive pas de critiquer certains aspects de l'Angleterre. Il décrit les Français comme étant fins et raffinés par rapports aux Anglais plus brutaux et directs. Son héros est à l'origine de l'abolition du faggisme (une sorte de bizutage qui dure toute l'année) et son père est à l'origine de l'introduction des mathématiques dans le collège.

Ce passage de *La vie de Collège en Angleterre* est l'occasion d'un plaidoyer militant en faveur du progrès. C'est un manifeste à la raison et à la civilisation contre les barbaries féodales :

« Harry était un homme de bonne foi ; quand il avait fait l'analyse raisonnée de la question, il n'avait pu arriver qu'à cette conclusion : le faggisme est un abus de la force et pas autre chose.

[...]

Harry en aborda l'étude, fit entrer ses camarades dans les profondeurs du sujet, le tourna et le retourna sous toutes ses faces, et arriva à conclure que c'était une pratique barbare, féodale, indigne d'un peuple civilisé. Pour son compte, à dater de ce jour, il renonçait à exiger les services d'un fag ; il s'estimerait heureux s'il pouvait avoir convaincu quelques-uns de ses camarades et les avoir décidés à adopter le même principe. Il avait dit tout cela gravement, mais avec simplicité, sur le ton de la conversation, sans assumer aucun air de supériorité. Il avait découvert par hasard la vérité, et il voulait en faire profiter les autres, voilà tout.

[...]

En moins de trois semaines, il ne resta plus que quelques esclaves bénévoles. Laurent

eut le bon goût de ne pas triompher de cette révolution. Il se contenta d'en avoir été le promoteur. »

La vie de Collège en Angleterre est une œuvre réaliste de grande qualité, avec une grande portée démocratique, et est tout à fait moderne.

Paschal Grousset et la Ligue Nationale de l'Éducation Physique

La *Ligue Nationale de l'Éducation Physique* (LNEP) avait pour but de toucher l'ensemble de la société française, via les institutions scolaire. Il fallait populariser de manière simple et efficace les activités physiques, sous forme de jeux.

Elle devait adapter à la France le résultat des travaux sur l'Angleterre que Paschal Grousset avait produit sous le pseudonyme d'André Laurie. La ligue n'avait pas d'attachement à un sport ou un jeu en particulier. Le but était surtout de faire courir, sauter et marcher les enfants, notamment en plein-air, et de la manière la plus amusante possible.

Pour autant, la volonté était d'intégrer l'éducation physique dans une filiation culturelle françaises, en appuyant sur des jeux anciens, plutôt que sur le mimétisme des sports de la bourgeoisie et de l'aristocratie anglaise. Paschal Grousset expliquait ainsi dans le journal *Le Temps* en 1888 pendant la campagne de la Renaissance Physique :

« Soyons Français ; soyons-le avec passion, même dans les petites choses ; soyons-le surtout dans les grandes, comme l'éducation de nos fils, si nous voulons que la France survive, au milieu des fauves qui rugissent autour d'elle.

Au fort de la bataille que se livrent aujourd'hui les industries, les langues et les armées rivales, il n'y a pas de concessions sans importance : n'en faisons pas d'inutiles ! ».

Une *École Normale des Jeux scolaires* a été fondée au bois de Boulogne à Paris dans cette optique. Elle était une sorte de laboratoire grandeur nature ainsi qu'un « conservatoire » des jeux français et des jeux traditionnels.

De manière démocratique, les jeunes filles faisaient partie des préoccupations et on pouvait lire par exemple dans le bulletin de la *Ligue National de l'Éducation physique* :

« D'une manière générale, la plupart des jeux recommandables pour les garçons le sont aussi pour les filles, spécialement les jeux de balle et de ballon. Mais il est des jeux qui leur sont plus particulièrement réservés par l'usage : ce sont ceux-là que nous étudierons à leur intention ».

Dans la revue *l'Éducation Physique*, qui accompagnait les travaux de la ligue, on pouvait également trouver en 1889 une série d'articles promouvant les jeux de plein-air pour les jeunes filles : le jeu de volant (badminton), le Jeu de Grâces (sorte d'ancêtre de la gymnastique rythmique avec des cerceaux et des bâtonnets), la marelle (« un jeu éminemment français, excellent pour le développement des muscles et du poumon ») et la danse de plein-air.

La principale réalisation de la *Ligue National de l'Éducation Physique* a été l'organisation des *Lendits* à partir de 1889. Le premier ayant été clôturé en présence du Président de la République Sadi Carnot.

Le nom de « lendit » est issue de grandes foires commerciales et culturelles ayant lieu en France au Moyen-Âge, durant lesquelles il y avait régulièrement des démonstrations de force, des jeux, etc.

Les *Lendits* de la LNEP étaient de grands rassemblements sportifs scolaires, d'abord à Paris puis dans quelques autres villes, clôturées par une parade, dans un esprit festif. Ils concernaient d'abord les écoles secondaires, donc surtout les enfants de la bourgeoisie.

Très vite cependant, Paschal Grousset réussit à ouvrir les *Lendits* aux enfants des écoles primaires communales de Paris, touchant ainsi les masses parisiennes. Il estimait que :

« Les enfants du peuple qui parlent pichadey... ont autant le droit à la santé physique que leurs condisciples des collèges et lycées qui bégaient le latin... ces enfants du peuple, nous voulons les rendre plus forts et meilleurs par les exercices de plein-air. »

À partir de 1891 l'organisation du Lendit dans chaque discipline est faite par des clubs et sociétés de la discipline, avec intégration des règlements de chaque discipline. À la place de jeux enfantins du début, ce sont de véritables sports qui étaient pratiqués.

Les régates à l'aviron étaient la course phare des *Lendits* : elles ont réuni sur les rives 18 000 spectateurs en 1889 et 30 000 en 1893. L'engouement était énorme.

Les *Lendits* ne réussirent cependant pas à se maintenir. Ils ont totalement disparu en 1900 et avec eux la possibilité du développement d'un sport scolaire en France tel qu'il existe aux États-Unis d'Amérique dans les Lycées et les Universités (bien que les institutions scolaires n'aient pas la même forme dans ce pays).

Dans le cadre national français, cet échec du sport scolaire signifie que les éléments républicains de la bourgeoisie n'ont pas réussi à encadrer le développement du sport en France, à l'intégrer strictement sous l'égide de l'État. Ils l'ont cédé à la société civile, c'est-à-dire aux différentes influences (celle des patronages catholiques, des industriels, des aristocrates, des socialistes, etc.)

L'exemple de l'aviron est à ce titre intéressant. Paschal Grousset était un fervent partisan de ce sport, considérant que :

« l'exercice de la rame est l'un des plus complets et des plus salutaires auxquels un homme bien portant puisse se livrer ».

La LNEP s'était liée au *Cercle Nautique de France* (CNF) qui avait lui-même initié la *fédération française des sociétés d'avirons* et voulu faire du canotage un sport populaire, avec des initiations et des cours pour les jeunes scolaires, etc. Dans le même temps se développait de manière opposée l'*Union des Sociétés de Rameurs Amateurs de France*, crée par Pierre de Coubertin. C'est cette dernière qui a triomphé face au sport scolaire, et avec elle une ligne aristocratique et élitiste (c'est-à-dire prônant l'amateurisme), coupant les masses de ce sport.

Le football (dont le premier nom était le football-association, en opposition au football-rugby) a connu pour sa part un développement inverse.

L'USFSA, c'est-à-dire le sport amateur lié à Pierre de Coubertin, l'a méprisé dès le début comme sport professionnel ; le clivage avec le football-rugby en Angleterre s'étant fait justement en grande partie sur cette question.

La LNEP qui pour sa part tenait en horreur le football-rugby pour sa brutalité, a reconnu le football-association et organisé des matchs à partir de 1892. Elle constatait qu'en Angleterre ce sport attirait les masses populaires et elle ne voulait pas se priver de cet appel d'air.

C'est sous l'égide de la LNEP qu'est né le *Club Français*, la première équipe de football-association à n'être composée que de joueurs français. À l'origine en France, ce sport a concerné surtout les Lycéens, donc les classes bourgeoises, mais pas non plus l'aristocratie et la haute bourgeoisie, qui ont continué à préférer le football-rugby.

L'USFSA a rapidement constaté le succès du football-association. Craignant le succès de la LNEP, elle est revenue sur ses positions pour finalement organiser le premier *championnat de France* en 1894.

La *Ligue Nationale de l'Éducation Physique* de Paschal Grousset a été précurseur pour le football-association et le sport populaire en général, mais elle n'a pas su maintenir ses positions. Elle s'est faite déborder par les conceptions de Pierre de Coubertin et l'opportunisme des organismes qui lui étaient liés.

Le football-association et le cyclisme ont connu pour leur part un développement autonome et sont restés populaires, en dehors de l'amateurisme aristocratique de Coubertin. Ils se sont développés cependant sous le contrôle culturel, administratif et financier de la bourgeoisie industrielle, particulièrement via le *sponsoring*.

L'échec politique de Paschal Grousset

Paschal Grousset n'a jamais été un social-démocrate. Il refusait de reconnaître la lutte des classes et ne voulait pas faire de la classe ouvrière la classe dirigeante de la société. Il était cependant un républicain progressiste et avait très bien compris le danger que représentait le boulangisme pour la démocratie. Il avait saisi également, dès le début, la signification et la portée historique de l'*Affaire Dreyfus* :

« Il y a présomption d'injustice dans l'exécution sommaire et à huis clos d'un officier juif visiblement livré, par le ministre de la guerre, aux fureurs catholiques et romaines de l'Etat-Major général. »

Son ouvrage *L'affaire Dreyfus et ses ressorts secrets : précis historique* (1893) retraçant de manière précise et détaillée le déroulement de « l'affaire » est tout à fait remarquable.

Paschal Grousset était alors député de Paris. Il s'était fait élire dans le XXII^e arrondissement, notamment grâce à l'appui de sociétés de cyclistes, au nom desquelles il a porté un projet de loi réglementant la circulation à vélo sur la voie publique.

Il avait été convaincu de se présenter comme député par Alexandre Millérand, sous le mot d'ordre de renoncer aux « utopies dangereuses » (c'est-à-dire aux projets révolutionnaires). Il était proche des radicaux comme George Clemenceau et déclarait lors de sa campagne :

« Je suis républicain, radical, patriote, socialiste.

Je ne conçois pas la République sans l'organisation pacifique des forces productives du pays et sans l'orientation systématique de la législation vers l'intérêt du plus grand nombre.

Si vous m'envoyez à la Chambre, je siégerai à l'Extrême Gauche, pour travailler de mon mieux à faire adopter par les députés moins avancés, mais d'intelligence ouverte aux grandes réformes, les points essentiels du mandat réaliste que j'accepte sur l'honneur. »

Ces propos étaient cependant suffisamment radicaux pour être portés en horreur par les fractions les plus réactionnaires de la bourgeoisie, ce qui était préjudiciable à la *Ligue Nationale de l'Éducation Physique*. Cela d'autant plus qu'il était un député très actif, dénonçant l'influence grandissante de la droite réactionnaire et du nationalisme. Il n'hésitait pas à prendre à partie devant l'Assemblée des personnalités importantes comme le Général Gallifet, « fusilleur de la Commune ».

Au printemps 1895, Paschal Grousset avait demandé au Conseil Municipal de Paris un budget pour la rénovation de la piste cycliste de la Porte de Madrid. Celui-ci lui avait été refusé alors qu'un crédit pour les travaux d'un vélodrome luxueux au bois de Boulogne par le *Cercle des Patineurs* avait été voté.

Voyant-là une décision en faveur d'un projet privé et lucratif servant l'aristocratie parisienne, il avait dénoncé ce vélodrome et fait prouver des irrégularités, ainsi que des documents falsifiés et du personnel de la ville de Paris corrompu.

Après avoir obtenu gain de cause, Paschal Grousset s'était saisi de cette affaire comme d'une tribune pour dénoncer la corruption et les intérêts privés, se portant même parti civil pour engager des poursuites contre les personnes en cause.

La situation se retourna alors contre lui. Des personnalités lui reprochaient son « jusqu'au boutisme », arguant qu'il aurait suffi de profiter de la fin des travaux pour faire avancer les projets de la ligue et ne pas s'acharner. Dans le même temps, une puissante campagne réactionnaire de calomnie avait été lancée à son encontre.

Son prestige fut terni par son image trop radicale, aggravée par son passé de communard. Ce fut le début de la fin pour la LNEP qui ne survivra pas à cette affaire et à la réputation de son fondateur.

Paschal Grousset refusa d'adhérer à la SFIO lors de sa fondation en 1905, confirmant là son refus de la social-démocratie et son parcours de progressiste républicain radical, vindicatifs mais finalement

isolé. Il mourut à Paris en 1909 et ses conceptions ainsi que son apport au sport en France furent largement ignorés pendant près d'un siècle, avant d'être reconnus par quelques universitaires à partir des années 1990.

Le cyclisme, premier sport populaire en France

La bicyclette a d'abord été un amusement aristocratique avant d'être un moyen de transport pour les masses. La première course au monde de cyclisme de ville à ville fut *Paris-Rouen* et eu lieu en 1869, alors que personne ne se déplaçait à vélo au quotidien.

La pratique sportive du cyclisme s'est ensuite rapidement développée à la fin du XIXe, parallèlement à l'essor du vélo comme moyen de transport. Cela fut rendu possible par le développement des moyens de production. Les premières bicyclettes modernes (avec la forme que l'on connaît maintenant) ont été produites en 1885, puis en 1888 sont apparus les pneumatiques pour les roues.

La pratique sportive servait alors de fer de lance à la modernisation et à la production industrielle de bicyclettes, comme l'avait remarqué Paschal Grousset :

« Le premier objectif de l'industrie vélocipédique fut, en effet, d'augmenter la vitesse des vélocipèdes et de diminuer leur poids [...]. En cherchant la solution de ce problème, on n'avait pas d'autre pensées que de favoriser les courses. »

Il expliquait également que les constructeurs :

« intéressés à voir leurs machines sortir victorieuses de la lutte, s'appliquaient à leur donner tous les perfectionnements qu'exigeaient les rapides progrès déterminés par la concurrence [et que] de ce double élément et de cette solidarité d'intérêts entre les coureurs et les constructeurs est sorti le perfectionnement si rapide des machines ».

Dès le début en France, les courses de vélo ont donné lieu à de nombreuses récompenses en argent et même des salaires. Il existait de nombreux prix et certains *Grand Prix* permettaient de gagner des sommes conséquentes. Les Français étaient d'ailleurs interdits de compétitions internationales pour cette raison, ne répondant pas aux exigences de l'amateurisme sportif.

Les éléments aristocratiques liés au sport en général en France ne pouvaient évidemment pas accepter cela. Ils ont rejeté le cyclisme et privilégié la pratique des sports automobiles (l'*Automobile Club de France* fut créée en 1895). Au contraire, il était impossible pour les jeunes adultes issus des classes populaires d'avoir une pratique sportive régulière parallèlement à un travail d'ouvrier : il leur fallait alors être cyclistes professionnels, ou au moins engranger suffisamment de primes pour éviter de travailler à côté.

Le cyclisme s'est donc développé comme un sport à part des autres sports à la fin du XIXe siècle. Avant le football-association (et après le jeu de longue paume qui n'existait plus), il a été le premier sport populaire selon la conception moderne du sport.

La bourgeoisie industrielle encadrait directement le phénomène en organisant ou en sponsorisant des coureurs et des compétitions, dans un esprit d'intégration des masses au capitalisme. La presse, souvent liée à la bourgeoisie industrielle et modernisatrice, était elle aussi directement intéressée par le développement du cyclisme pour alimenter ses rubriques sportives. De nombreux journaux organisaient des courses importantes et ont eu un rôle prépondérant pour le développement des courses cyclistes en France. Le *Tour de France* a été créé par le journal sportif *l'Auto* en 1903.

On comptait parmi les membres des bureaux des vélo-clubs pour la période 1888-1899 : 48 % de notables, 25 % d'employés 24 % de petit patron, 1 % d'ouvrier et 1 % d'agriculteurs.

Ces chiffres ont cependant évolué en quelques années, marquant l'implication grandissante des masses au sein des structures. On dénombrait ainsi pour la période 1900-1906 parmi les membres des bureaux des vélo-clubs : 34 % de notables, 28 % d'employés, 31 % de petits patrons, 6 % d'ouvriers et 1 % d'agriculteurs.

Puis pour la période 1907-1914 : 18 % de notables, 30 % d'employés, 34 % de petits patrons, 16 % d'ouvriers et 2% d'agriculteurs.

Paschal Grousset s'intéressait de près au cyclisme. Cependant, il était méfiant vis-à-vis des industriels et expliquait dans *La vélocipédie pour tous* (1892) :

« Trop souvent les courses de vélocipède ont été et sont encore organisées par des entrepreneurs incompetents ou des spéculateurs véreux qui ne visent que le bénéfice à retirer des entrées du public ».

Pour autant, il ne rejetait pas strictement l'argent, comme le faisait les partisans de l'amateurisme. Il avait une position intermédiaire et pragmatique, expliquant que :

« En France [...] les courses sont surtout données dans un but utilitaire qui est, soit de remplir les caisses des organisateurs, ce qui peut être intéressant quand il s'agit de sociétés vélocipédiques qui ont des charges nombreuses, soit de fournir aux coureurs professionnels des prix suffisant pour les décider à s'entraîner et à se déplacer. »

L'*Union Vélocipédique de France* (UVF), premier nom de la *Fédération française de Cyclisme* (FFC) née en 1881, avait également adopté une position intermédiaire à ses débuts. Elle acceptait que les amateurs puissent recevoir des primes en argent, du moment qu'ils ne fassent pas de la course leur métier. Cela ne dura pas longtemps et elle accepta le professionnalisme dès les années 1890.

En tant que telle, la *Ligue Nationale de l'Éducation Physique* n'abordait pas ou peu la question du cyclisme, ni dans ses documentations, ni dans ses organisations (il y eu cependant des courses cyclistes lors de certains *Lendits*).

Néanmoins, dès son origine en 1888 elle a collaboré directement avec l'UVF qui pour sa part avait envoyé à ses membres la circulaire suivante :

« L'*Union Vélocipédique de France* a vu avec une joie patriotique, le grand mouvement en faveur d'une *renaissance physique* qui s'est produit dans ces derniers mois, et vient

d'aboutir à la fondation de la *Ligue nationale de l'éducation physique*. [...] L'intérêt de notre sport de prédilection autant que l'intérêt national, nous fait donc contracter avec la ligue une alliance cordiale, et c'est ce que le comité exécutif de l'UVF vient de faire à la suite de pourparlers ouverts par M. Martin de Bordeaux, avec le délégué de la ligue. [...] Adhérez à la ligue de l'éducation physique, offrez-lui votre concours actif, en qualité de membre de l'UVF... »

L'UVF voyait en s'associant avec la LNEP la possibilité de faire du cyclisme un sport « sérieux et régénérateur », et non pas un simple prétexte à des paris, du sponsoring ou des articles de presse.

Paschal Grousset pour sa part défendait « la vélocipédie pour tous », bien au-delà de l'aspect sportif. Il expliquait que c'était un moyen de transport très utile et pratique dans les villes. Il soutenait sa pratique touristique, mais également hygiéniste. Son intérêt pour le cyclisme était aussi dû au fait qu'il le considérait comme français et permettant le rayonnement français.

Il soutenait également la pratique féminine, y compris pour les compétitions et a évoqué dans la revue *l'Éducation Physique* la possibilité d'un championnat pour Dames (le premier titre officiel de *championne de France Dame* sur route ne sera finalement attribué qu'en 1951).

Pierre de Coubertin, une figure modernisatrice réactionnaire

La contribution de Pierre de Coubertin au sport en France a commencé en 1888 avec la publication de *L'Éducation en Angleterre*. Il y expose ses conceptions modernisatrices, opposées à la rigidité prédominant alors en France en matière d'éducation.

Dans le chapitre *À propos de l'indiscipline et de l'immoralité*, il explique ainsi de manière tranchante :

« Ce n'est pas impunément que pendant des années et des années les adolescents ont été privés, je ne dis pas de gâteries, de luxe, d'inutilités, mais du simple confort qu'il est raisonnable de leur donner ; ce n'est pas impunément qu'on les a épiés, soupçonnés, qu'on a étouffé leur besoin de bruit et de mouvement. La réaction doit se produire : elle est une conséquence logique de ce régime ; elle vient en effet et présente un côté sensuel parfaitement caractérisé ; le corps se venge du mépris avec lequel il a été traité.

Ainsi la corruption atteint à leur sortie de l'école ceux qui lui ont échappé jusque-là, et ses ravages, pour avoir moins de portée, n'en sont pas moins bien regrettables.

Des remèdes ?... ils résultent de l'ensemble des faits que j'ai amassés dans ce volume. Pour balayer complètement cette pourriture scolaire il faut persuader d'abord l'opinion publique qu'elle existe : c'est laborieux, car les gens prévenus ne veulent croire ni les yeux des autres ni même quelquefois leurs propres yeux. Mais le mal peut dès à présent être combattu efficacement d'abord par la pratique de l'expulsion, seul moyen de maintenir à une hauteur satisfaisante le niveau moral d'une maison d'éducation ; et ensuite par le développement des exercices du corps.

Il faut absolument tailler dans l'éducation française une place au sport ; voilà ma conclusion principale ; elle peut paraître étrange. Je prie ceux dont elle excitera

l'incrédulité de ne point se former là-dessus un jugement définitif ; il est impossible d'étudier même superficiellement les écoles anglaises sans reconnaître l'immense et je dirai presque l'incompréhensible histoire du sport sur l'éducation. »

Sa conception du sport, comme celle de Paschal Grousset, était opposée à la gymnastique liée aux milieux conservateurs et anti-républicains, à l'Armée. C'est pour cela qu'il précisait :

« A une condition toutefois ! C'est qu'il ne verse pas dans le militarisme ; c'est là un écueil vers lequel nous voguons et qu'il faudra éviter. Le génie unitaire de Napoléon Ier créa l'internat tel qu'il subsiste encore aujourd'hui ; l'empereur avait besoin de soldats et se souciait médiocrement d'avoir des citoyens.

Or, aujourd'hui, sous l'influence d'une idée noble à coup sûr mais très spéciale, il y a une tendance à militariser de plus en plus l'éducation. La revanche que l'on prépare ne sera, si elle a lieu, qu'un épisode de notre histoire. Qu'elle la prenne ou qu'elle y renonce, la France n'en restera pas moins une très grande nation, rayonnant au-dehors, occupant une place d'honneur dans l'avant-garde de la civilisation ; et c'est de citoyens plus que de soldats qu'elle a besoin.

Ce qu'on peut appeler le sport *militaire*, par opposition au sport *tout court*, ne produira pas de bons citoyens. Les nombreuses sociétés de tir et de gymnastique qui ont été fondées depuis la guerre forment, on ne saurait le nier, une grande école de discipline et de patriotisme, mais d'autre part l'appareil militaire dont elles s'entourent n'est propre qu'à engendrer des vues étroites et à éteindre l'initiative individuelle qu'elles auraient dû avoir pour but de développer. Bien plus utiles à cet égard sont les 2 ou 3 sociétés nautiques existantes à Paris que les 33 sociétés de gymnastique qui comptent 3041 membres dans les 20 arrondissements de notre capitale.

Ce n'est pas le militarisme qu'il faut à notre éducation, c'est la liberté ; ce n'est point des administrés et des subordonnés, mais des hommes libres que nos maîtres doivent former ; et ce serait une singulière introduction à la pratique de cette liberté que d'apprendre aux enfants la seule obéissance du soldat. »

Ces propos relèvent d'un positionnement bourgeois libéral, pour la République. Cependant, Pierre de Coubertin n'était pas une figure progressiste s'opposant à la réaction. C'était un modernisateur qui développait des conceptions conformes à la vision du monde de la bourgeoisie en pleine essor et à son esprit d'entreprise qui ne voulait pas être freinée par des conceptions anciennes.

Cela apparaît clairement dans son ouvrage *Une Campagne de vingt-et-un ans* où il explique :

« Parmi les grands groupements auxquels j'aurais pu m'adresser, il y avait avant tout les sociétés de gymnastique multipliées au sortir des épreuves nationales de 1870 ; elles se recommandaient à la fois par leur origine patriotique et par le zèle qui continuait de les animer. Jouaient-elles un rôle politique ? On l'a toujours dit et cela n'était pas vrai de toutes celles avec lesquelles j'ai été en relations, ce qui m'a rendu un peu sceptique sur la portée d'une pareille accusation. Leur grand tort à mes yeux, c'est que, beaucoup plus militaires d'allures et de tendances qu'elles ne le sont devenues par la suite, elles visaient alors à cultiver un disciplinage intensif et que j'avais précisément en vue de soustraire, par le moyen des sports, la jeunesse française aux excès de la discipline

trouvant qu'on l'en écrasait et qu'on empêchait l'initiative individuelle si féconde de se développer normalement. »

Pierre de Coubertin ne s'intéressait pas aux masses populaires mais seulement aux élites, notamment aux établissements scolaires prestigieux de Paris (Monge, Lakanal, Louis le Grand, Buffon, etc.).

Profondément influencé par Hippolyte Taine dans sa jeunesse, sa vision du monde était réactionnaire et marqué par le social-darwinisme :

« Le type [d'éducation] que j'esquisse en ce moment est un type d'élite. [...] Il y a deux races distinctes : celle des hommes au regard franc, aux muscles forts, à la démarche assurée, et celle des maladifs à la mine résignée et humble, à l'air vaincu. Et c'est dans les collèges comme dans le monde : les faibles sont écartés, le bénéfice de cette éducation n'est applicable qu'aux forts. »

Sa préférence pour le modèle anglais (le Royaume-Unis était à ce moment la plus grande puissance du monde) relevait de cette conception :

« On ne peut mieux résumer les besoins de la démocratie, mais on ne peut non plus en distinguer avec plus de franchise ce nivellement égalitaire qui, poussé à l'extrême, ne fait en réalité que porter au sommet tant de médiocrités. Dans l'éducation aussi – et même là plus qu'ailleurs – il y a des « inégalités nécessaires ». - Renonçons donc à cette dangereuse chimère d'une éducation égale pour tous et prenons modèle sur un peuple qui comprend si bien la différence entre la démocratie et l'égalité. »

De la même manière, contrairement à Paschal Grousset, il considérait de manière misogyne que :

« Le seul véritable héros olympique est le mâle individuel. Les olympiades femelles sont impensables. Elles seraient inintéressantes, inesthétiques et incorrectes. Aux Jeux olympiques, leur rôle devrait être surtout, comme aux anciens tournois, de couronner les vainqueurs. »

Il avait également des conceptions racistes, propres à la bourgeoisie de son époque. La citation la plus connue est la suivante :

« Les races sont de valeur différente et à la race blanche, d'essence supérieure, toutes les autres doivent faire allégeance. »

Pierre de Coubertin avait aussi des positions antisémites virulentes. Il expliquait dans *L'évolution française sous la Troisième République* que :

« la haute finance israélite a pris, à Paris, une influence beaucoup trop forte pour ne pas être dangereuse et qu'elle a amené, par l'absence de scrupule qui la caractérise, un abaissement du sens moral et une diffusion de pratiques corrompues »

De manière plus connue, il a ouvertement soutenu les *Jeux Olympiques* de Berlin en 1936 et salué le régime nazi pour son organisation. Le président du *Comité International Olympiques* était alors le Vicomte Henri de Baillet-Latour, un antisémite notoire.

Le rétablissement des Jeux Olympiques par Pierre de Coubertin

Le rétablissement des *Jeux Olympiques* est incontestablement l'œuvre de Pierre de Coubertin. Il a pour la première fois présenté cette idée publiquement le 25 novembre 1892 lors d'une conférence internationale à l'Université de la Sorbonne à Paris.

Donnée dans le cadre du cinquième anniversaire de l'USFSA (Union des Sociétés françaises des Sports Athlétiques) après une semaine de rassemblements sportifs et de mondanités parrainées par le président de la République Sadi Carnot, la conférence était présidée par le Grand Duc Vladimir de Russie. L'USFSA était quant à elle présidée par le Vicomte Léon de Janzé.

On est là dans les prémices de la « Belle époque » avec une société bourgeoise se mettant en place de manière solide et avec des éléments aristocratiques (dont Pierre de Coubertin est issu) cherchant à asseoir leurs positions, à se faire une place dans ce monde nouveau.

L'annonce de la proposition de rétablissement des *Jeux Olympiques* lors de la conférence était parfaitement prévue, précisément concertée.

Georges Bourdon (Grand reporter au quotidien Le Figaro) avait d'abord prononcé un discours sur les activités physiques de L'Antiquité. Il y citait le poète Pindare et fit l'éloge des athlètes grecs.

Dans un second temps, l'historien Jules Jusserand évoquait les activités physiques au Moyen-Âge et citait des passages de Gargantua de Rabelais.

Pierre de Coubertin prit ensuite la parole pour rappeler ses positions sur l'éducation physique, parlant de discipline, d'hygiène et de libération de l'individu. Son idée était que la société moderne était imprégnée d'hellénisme, c'est-à-dire de fascination pour la Grèce Antique. Le rétablissement des *Jeux Olympiques* formait alors un parfait idéal, à la fois romantique et « moderne ».

Se voulant humaniste, dépassant en tous cas les clivages de classes et les antagonismes de la société bourgeoise, à commencer par les antagonismes nationaux, Pierre de Coubertin expliquait alors :

« Exportons des rameurs, des coureurs, des escrimeurs : voilà le libre-échange de l'avenir et, le jour où il sera introduit dans les mœurs de la vieille Europe, la cause de la paix aura reçu un nouvel et puissant appui.

Cela suffit pour encourager votre serviteur à songer maintenant à la seconde partie de son programme; il espère que vous l'y aiderez comme vous l'avez aidé jusqu'ici et qu'avec vous il pourra poursuivre et réaliser, sur une base conforme aux conditions de la vie moderne, cette œuvre grandiose et bienfaisante : le rétablissement des *Jeux Olympiques*. »

Cette conférence ne suffit cependant pas. La proposition ne fut pas comprise ni prise au sérieux. Pierre de Coubertin parcourut alors le monde pour chercher des soutiens (notamment aux États-Unis d'Amérique) et trouver un nouveau moyen de faire aboutir son projet.

Il convoqua en 1894, toujours à la Sorbonne, un congrès international à propos de l'amateurisme dans le sport, sujet qui suscitait beaucoup d'intérêts et de débats dans les milieux aristocratiques. C'était pour lui un subterfuge comme il l'explique dans ses mémoires. La question de l'amateurisme n'était qu'un « précieux paravent » pour mettre à nouveau le rétablissement des Jeux Olympiques à l'ordre du jour.

Deux mille invités et soixante-dix-neuf délégués officiels représentant treize pays (France, Grande-Bretagne, Etats-Unis, Grèce, Russie, Belgique, Suède, Espagne, Italie, Hongrie, Bohême, Pays-Bas, Australie) furent rassemblés du 18 au 23 juin 1894. Des Allemands étaient présents, mais de manière non-officielle du fait de la pression nationaliste exercée par le président des sociétés françaises de gymnastique Jules Sansbœuf, ancien président de la *Ligue des patriotes*.

Pierre de Coubertin avait trouvé l'appui de la famille royale de Grèce (qui fut membre honoraire de la conférence). Il reçut également le soutien du duc de Sparte (titre du fils aîné du roi grec), du roi de Belgique, du prince de Galles, du prince héritier de Suède, du colonel Balck de l'Institut royal de gymnastique de Stockholm, ainsi que de Sir Arthur Balfour, alors chef de la majorité gouvernementale unionistes (conservateurs) à la Chambre des communes au Royaume-Uni.

Le congrès approuva « *le rétablissement des Jeux olympiques sur des bases conformes à la vie moderne* ». Voici une large partie du discours qu'a fait Pierre de Coubertin en clôture du congrès :

En cette année 1894, il nous a été donné de réunir dans, cette grande ville de Paris, dont le monde partage toutes les réjouissances comme toutes les inquiétudes, en sorte qu'on a pu dire qu'elle en était le centre nerveux, il nous a été donné de réunir les représentants de l'athlétisme international et ceux-ci, unanimement, tant le principe en est peu controversé, ont voté la restitution d'une idée, vieille de deux mille ans, qui aujourd'hui comme jadis agite le coeur des hommes dont elle satisfait l'un des instincts les plus vitaux et, quoiqu'on en ait dit, les plus nobles.

Ces mêmes délégués ont, dans le temple de la science, entendu retentir à leurs oreilles une mélodie vieille aussi de 2000 ans, reconstituée par une savante archéologie faite des labeurs successifs de plusieurs générations.

Et le soir, l'électricité a transmis partout la nouvelle que l'olympisme hellénique était rentré dans le monde après une éclipse de plusieurs siècles.

L'héritage grec est tellement vaste, Messieurs, que tous ceux qui, dans le monde moderne, ont conçu l'exercice physique sous un de ses multiples aspects ont pu légitimement se réclamer de la Grèce qui les comprenait tous. Les uns ont vu l'entraînement pour la défense de la patrie, les autres, la recherche de la beauté physique et de la santé, par le suave équilibre de l'âme et du corps, les autres enfin, cette saine ivresse du sang qu'on a dénommé la joie de vivre et qui n'existe nulle part aussi intense et aussi exquise que dans l'exercice du corps.

A Olympie, Messieurs, il y avait tout cela, mais il y avait quelque chose de plus qu'on n'a pas encore osé formuler sur les qualités corporelles et qu'on les a isolées parce que depuis le moyen âge, il plane une sorte de discrédit des qualités de l'esprit.

Récemment les premières ont été admises à servir les secondes, mais on les traite encore en esclaves, et chaque jour, on leur fait sentir leur dépendance et leur infériorité.

Cela a été une erreur immense dont il est pour ainsi dire impossible de calculer les conséquences scientifiques et sociales. En définitive, il n'y a pas, Messieurs, dans l'homme, deux parties, le corps et l'âme : il y en a trois, le corps, l'esprit et le caractère ; le caractère ne se forme point par l'esprit : il se forme surtout par le corps. Voilà ce que les anciens savaient et ce que nous reprenons péniblement.

Ceux de la vieille école ont gémi de nous voir tenir nos assises en pleine Sorbonne : ils se sont rendu compte que nous étions des révoltés et que nous finirions par jeter bas l'édifice de leur philosophie vermoulue.

Cela est vrai, Messieurs, nous sommes des rebelles et c'est pourquoi la presse qui a toujours soutenu les révolutions bienfaisantes nous a compris et aidés ce dont, en passant, de tout cœur, je la remercie.

Le ton est romantique et quasiment irrationnel, voire mystique, de la part d'une aristocratie s'imaginant rebelle et transcendant les siècles. Plutôt que de rébellion, Pierre de Coubertin avec ses Jeux Olympiques a surtout pavé la voie pour que le mode de production capitaliste intègre le sport à son dispositif général, non plus simplement idéologiquement, mais aussi politiquement, puis commercialement.

Les Jeux Olympiques d'Athènes en 1896

Pierre de Coubertin n'envisageait pas les premiers de *Jeux Olympiques* ailleurs qu'à Paris en 1900. Il dut cependant se plier à la volonté de ses alliés grecs d'organiser un premier événement à Athènes en 1896.

Le président de la commission de rétablissement des *Jeux Olympiques* lors du congrès de 1894 Démétrios Bikélas a joué ici un rôle essentiel. Il était directement le relais de la famille royale grecque. Issus d'une famille de commerçants grecs installés à Londres et Marseille, il était une figure du nationalisme grec en Europe. Il a produit de nombreux écrits en grec moderne et en grec ancien, ainsi que traduit des romans européens en grec, et inversement.

Démétrios Bikélas s'était installé à Paris en 1878 et menait une intense campagne culturelle et politique en faveur du régime grec et de l'expansion de la Grèce. Vice-président de l'*Association pour l'encouragement des études grecques en France*, il s'appuyait sur la ferveur ayant lieu pour la Grèce Antique dans les milieux intellectuels bourgeois.

La Grèce au XIXe siècle était une nation isolée, à la merci des puissances impérialistes et en concurrence avec des pays voisins, principalement de l'empire ottoman. Son attitude était double : d'un côté elle se développait en tant que nation, de l'autre elle se soumettait aux puissances impérialistes pour lutter contre ses concurrents.

La monarchie grecque participait ainsi à un véritable marchandage des vestiges antiques. Les puissances impérialistes s'approprièrent littéralement le patrimoine grec via les fouilles archéologiques et le rapatriement de nombreuses pièces.

L'octroi des *Jeux Olympiques d'Athènes* était alors très utile pour le dispositif du Roi William Georges Oldenburg Ier, prince danois devenu roi grec sur ordre des grandes puissances d'alors. Les jeux devaient l'aider à légitimer son autorité, tant sur le plan national que sur le plan international. C'était un moyen pour le régime de s'approprier une partie du patrimoine culturel antique, tout en apparaissant comme moderne et « occidental » grâce au sport.

Les *Jeux Olympiques* de 1896 étaient également un moyen de mobilisation nationale. Ils furent organisés pendant la Pâques orthodoxe qui coïncidait avec le 75e anniversaire de la proclamation d'indépendance du pays. Les athlètes grecs étaient majoritaires et le public nombreux. La victoire de Spyridon Louïs au marathon (épreuve inventée par le célèbre linguiste français Michel Bréal) fut le moment phare de l'événement, déclenchant une grande ferveur populaire.

Ces *Jeux Olympiques* permettaient également de servir un but politique très précis : la tentative d'unification nationale grec (« Énosis ») avec l'intégration de plusieurs territoires méditerranéens. La sélection d'athlètes « grecs » dans des territoires que revendiquait le régime était un moyen culturel très efficace.

Charles Maurras, envoyé sur place pour décrire l'événement auquel il était hostile à la base, se félicitait finalement de ces manifestations nationalistes. Dans sa *Quatrième lettre, Le Stade panathinaïque*, il expliquait :

« Bien loin d'étouffer les passions patriotiques, tout ce faux cosmopolitisme du Stade ne fait que les exaspérer. Je suis loin de m'en plaindre. »

Le rôle de la France dans le développement du sport mondial au XXe siècle

Le régime grec envisageait d'organiser les jeux sur son territoire tous les quatre ans. Pierre de Coubertin dut mener, avec d'autres alliés, une large bataille pour qu'ils deviennent un événement mondial et partagé tour à tour par différentes nations.

En tant que tels, les *Jeux Olympiques* suivants, à Paris en 1900, furent un échec de ce point de vue.

Ils n'ont pas eu d'existence propre mais étaient simplement à la remorque de la *Grande Exposition Universelle de Paris*. C'était un événement parmi d'autres, éparpillé sur plusieurs sites sans visibilité d'ensemble. Ils n'ont fait qu'appuyer à la marge la prétention de modernité de la bourgeoisie française.

Si cela avait déjà vacillé avec les *Jeux Olympiques* d'Athènes, Pierre de Coubertin avait totalement perdu la main avec ceux de Paris.

Ces échecs ont cependant permis de dépasser les erreurs, de se structurer différemment, pour profiter efficacement des luttes d'influence entre les pays.

Pierre de Coubertin a fait des *Jeux Olympiques* et de son *Comité International Olympique* une structure au-dessus des États et des nations. Ils serviront alors durant le XXe siècle les prétentions des différentes puissances impérialistes et capitalistes.

D'autres structures internationales ont ensuite vu le jour, dans le même esprit. Si ces structures ont été et sont supra-nationales, elles n'en sont pas pour autant hermétiques aux influences impérialistes, bien au contraire.

L'aristocratie mondaine et la bourgeoisie libérale ont ainsi fait du sport un moyen de produire des marchandises culturelles pour l'industrie du divertissement, mais aussi un instrument politique de grand envergure pour les États.

La France a été une place forte du développement du sport XIXe siècle. Elle a eu un rôle majeur pour le développement du sport mondial au tournant du XXe siècle

Un grand nombre d'événements internationaux et de fédérations internationales trouvent leur origine en France. Le français est aujourd'hui encore la langue officielle, avec l'anglais, du Comité International Olympique (CIO).

La *Coupe du monde de Football* a été mise en place à Paris en 1928, ainsi que la FIFA (Fédération internationale de football-association) en 1904. Les premiers *Jeux Olympiques d'hiver* eurent lieu en France en 1924. Le *Tour de France*, créé en 1903, est lui-même un des principaux événements sportifs mondiaux.

Nombreuses sont les fédérations internationales dont la dénomination officielle est encore en français. Voici la liste, dans l'ordre de création, des structures dont le nom officiel est *uniquement* en français :

- Fédération internationale de gymnastique (FIG), créée en 1881 ;
- Fédération internationale des sociétés d'aviron (FISA) créée en 1892 ;
- Union cycliste internationale (UCI), créée en 1900 ;
- Fédération internationale de football-association (FIFA), créée en 1904 ;
- Fédération internationale de l'automobile (FIA) créée en 1904 ;
- Fédération internationale de motocyclisme (FIM) créée en 1904 ;
- Fédération aéronautique internationale (FAI) créée en 1905 ;
- Fédération internationale de natation (FINA), créée en 1908 ;
- Fédération internationale d'escrime (FIE), créée en 1913 ;
- Fédération équestre internationale (FEI), créée en 1921 ;
- Fédération internationale de bobsleigh et de tobogganing (FIBT), créée en 1923 ;
- Fédération internationale de Ski (FIS), créée en 1924 ;
- Fédération internationale de roller sports (FIRS), crée 1924 ;

- Fédération internationale de basket-ball (FIBA), créée en 1932 ;
- Union internationale des associations d'alpinisme (UIAA), créée en 1932 ;
- Fédération internationale de volley-ball (FIVB), créée en 1947 ;
- Union internationale de pentathlon moderne (UIPM), créée en 1948 ;
- Fédération internationale du sport universitaire (FISU), créée en 1949 ;
- Fédération internationale de luge de course (FIL), créée en 1957 ;
- Confédération mondiale des activités subaquatiques (CMAS), créée en 1959.